

Panique Plath

Les nouvelles de Sylvia Plath sont comme une main tendue par delà l'angoisse.

La différence entre le romancier et le poète tient au temps, dit Sylvia Plath dans « Une comparaison », un petit texte judicieusement placé au milieu du recueil de nouvelles intitulé *le Jour où Mr. Prescott est mort*. Le romancier : « Son affaire, c'est le Temps, la manière dont il s'élançe en avant, s'esquive, s'épanouit, s'effrite et se surexpose. Son affaire, ce sont les gens dans le Temps. » Tandis que « le poète devient expert dans l'art de boucler les valises » ; deux vers, et c'est « le commencement et la fin en un seul souffle ». Le poème est un poing fermé, le roman une main ouverte : « Là où le poing exclut et étourdit, la main ouverte peut toucher et embrasser longuement dans ses voyages. » Et Sylvia Plath d'enchaîner : « Je n'ai jamais mis une brosse à dents dans un poème. » Elle a essayé un jour de mettre un if, et l'if a pris toute la place, c'est devenu un poème sur un if.

Chacune des nouvelles qu'on nous propose ici est une illustration de cette histoire de brosse à dents. Sylvia Plath peut, sans y toucher, s'autoriser un if à la fin de « Mères » : « Les deux femmes passèrent sous le cimetière, avec son if noir, plat, et comme la fraîcheur de la soirée triomphait de leurs manteaux et de l'effet du thé. Rose tendit le bras, et, sans hésitation, Esther le prit. » Sur l'attitude défaitiste de son ex-femme devant ce qu'il appelle « la simple présence objective des choses », Ted Hughes a des termes peu engageants dans la préface, et pourtant, décor et objets ne semblent poser aucun problème technique. « La réalité absolument autonome et immuable des choses qui l'entouraient commença à déprimer Agnès », lit-on dans « la Boîte à souhaits » : l'héroïne se sent ternie à côté de son mari, qui raconte des rêves mirifiques au petit déjeuner. Sylvia Plath, quant à elle, s'interroge sur le sort réservé aux originaux et adopte leur point de vue.

« Quand tu parles, parle. Mais dis de jolies choses. Pas de ces histoires délirantes de gens qui grillent comme des porcs rôtis », dit à sa fille une mère convenable, avant de se rendre au domicile de feu Mr. Prescott. La narratrice se tient très bien, mais il faut, évidemment, qu'elle éprouve le besoin de se servir un grand verre d'eau. « — C'est le dernier verre dans lequel papa ait bu, dit Liz après avoir tiré sur sa cigarette. Mais peu importe. — Oh, mon Dieu, je suis désolée, dis-je en le reposant bien vite. Je me sentis tout à coup très mal parce que j'avais dans la tête l'image du vieux Mr. Prescott en train de boire son dernier verre et devenir bleu. » De même, la narratrice se sent mal, dans « l'Aigle à quinze dollars », au cours d'une séance de tatouage. Non seulement le spectacle et l'odeur lui donnent la nausée, mais quelle horreur si elle s'évanouit et fait dérailler l'aiguille en tombant.

S'efforcer de poser une question avec tact, se montrer « un modèle d'épouse et de mère », accepter les rites à l'école (« je roulais mes socquettes comme celles de mes camarades »), y compris



le joug du bizutage, sont autant d'efforts qui se répètent d'une nouvelle à l'autre. L'enfance au bord de la mer a été harmonieuse. « Sur ce, ces neuf premières années de ma vie se scellèrent comme un navire dans une bouteille — beau, inaccessible, suranné, un joli mythe blanc qui s'envole » (« Ocean 1212-W »). Sylvia Plath a neuf ans en 1941. Dans « Superman et la nouvelle tenue de Paula Brown », elle écrit : « C'est cette année-là que la guerre commença, et le vrai monde, et la différence. »

Elle oscille (elle ou ses personnages, c'est pareil) entre le désir d'être comme les autres, et le constat que, « d'une certaine manière, ça ne prit pas — cette initiation au néant de l'appartenance ». Dans « l'Initiation », justement, l'écolière demande à un étrange bonhomme : « Etes-vous mythologique, vous aussi ? » Bon adjectif pour caractériser l'auteur, dont les sensations sont toujours des images abyssales, et dont les seules certitudes, concernant sa place dans le monde, sont liées à la météo.

En 1963, Sylvia Plath se suicide. Mais quand elle se venge de son épouvantable expérience d'électrochoc, et s'imagine en secrétaire adjointe du service psychiatrique, dans « Johnny Panic et la bible des rêves », c'est pour jouer, drôlement, de cette fameuse « différence » qui fait les poètes. Elle est chargée de taper à la machine les cauchemars d'autrui, et en vient à observer que Johnny Panic est le garant de la beauté ici-bas. On retrouve certaines phrases de son unique roman, *la Cloche de détresse*, et une vision qui ramasse tout son univers : « J'ai un rêve à moi. Mon seul rêve. Un rêve de rêves. Dans ce rêve il y a un immense lac à demi transparent qui s'étend dans toutes les directions, trop grand pour que j'en discerne les rives, et je le surplombe en l'observant à travers le ventre de verre d'un hélicoptère. » Description d'un fou guéri : « La pure lumière de la Panique avait abandonné son visage. Il quitta le bureau condamné à ce grossier destin que les médecins nomment santé et bonheur. »

Claire DEVARRIEUX

Sylvia Plath : *le Jour où Mr. Prescott est mort*. Préface de Ted Hughes. Traduit de l'américain par Catherine Nicolas. *La Table Ronde*. 249 pp. 110F.